

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

Oliver tire violemment son jeune frère en arrière.

— Non, non Baba, hurle-t-il. Qu'est-ce tu fé ? Ça l'est mal... mal ! Interdit !

Brusquement stoppé dans son jeu innocent, le bambin se met à pleurer et se débat de l'emprise de son grand frère en se secouant dans tous les sens. Pourquoi Oliver l'empêche-t-il de jouer une fois de plus ? Il aime bien donner à manger aux cochons, lui. Ça l'amuse de voir ces grosses masses maladroites arriver en courant vers lui et se chamailler pour dévorer les feuilles en premier.

Fermement tenu par la main et tiré en avant, il doit à présent trotter derrière son frère pour suivre sa cadence pressée. Il pleure silencieusement. Il sait qu'il ne faut pas faire de bruit. Une plainte étouffée et aiguë sort de sa gorge, tandis que de grosses larmes viennent tracer des sillons dans la poussière de ses joues rebondies. Une coulée de morve fraîche vient recouvrir les croûtes jaunâtres qui ont séché au-dessus de sa bouche.

Oliver le maintient fermement agrippé et l'entraîne loin de l'enclos des cochons, se frayant un passage dans les hautes tiges du champ. Il continue de le réprimander en chuchotant, lançant un regard inquiet dans toutes les directions.

— Pourquoi toi faire ça ? Interdit... Lé zot vont taper toi !

Enfin parvenus à l'arrière de la case où ils vivent tous, Oliver assied son petit frère hoquetant à même le sol. Il ramasse une boîte de

conserve et un bâton dans le tas d'ordures et les tend au bambin en mimant un tambour.

Le petit visage larmoyant et gommé de crasse s'illumine à la perspective de ce nouveau jeu et Baba oublie l'engueulade en un éclair.

Soulagé d'avoir mis son frère à l'abri, Oliver se redresse, aux aguets. Il pivote vers le champ qu'ils viennent de traverser et, aussi sûrement qu'il l'avait prévu, il entend hurler l'annonce de sa prochaine déroutée. Les jambes picotées de terreur et le cœur battant dans ses oreilles, il prend le chemin inverse en direction des cochons... et de la voix. Se cacher ne sert à rien, ils sont seuls avec leurs deux tortionnaires. Si l'autre ne lui met pas la main dessus rapidement, il passera sa colère sur Baba ou sur les jumeaux. C'est comme ça, son père et son oncle n'ont pas besoin de raison pour cogner, alors quand il y en a une, ils s'en donnent à cœur joie. Et ce sera pire une fois la nuit tombée, quand ils auront bu leur « boisson des hommes » comme ils l'appellent. Celle qui les rend bizarres, calmes en apparence, mais avec des yeux de fous. Celle qui les fait marcher de travers et rire sans raison. Celle qui les pousse à entrer dans la case quand tout le monde dort et à faire des méchancetés à Thérèse.

Oliver progresse à contrecœur dans les hautes tiges du champ de maïs. Lui revient en mémoire la fois où son père l'avait forcé à boire, beaucoup. Il disait que ça ferait de lui un gaillard. Oliver n'avait pas du tout aimé cela. Cette boisson lui brûlait la gorge. Mais ça faisait beaucoup rire son père, et ensuite, avec oncle Eliott, ils s'étaient moqués de lui quand il avait vomi.

L'adolescent ralentit sa cadence et sort du champ, une boule coincée dans la gorge. Zakary est là. Sec et noueux comme une branche carbonisée, son père lui fait penser à un épouvantail. Il porte son pantalon mité d'une couleur oubliée, retenu par une corde élimée. Sa chemise est tellement sale qu'on la dirait cartonnée. En apercevant Oliver, Zakary envoie un crachat visqueux marbré de noir à ses pieds. Son regard haineux va de son fils à la lisière du champ où plusieurs

tiges ont été arrachées. Les mains sur ses hanches cagneuses, il approche lentement.

Ne lui faisant pas l'affront d'attendre qu'il lui pose la question, Oliver s'accuse en bredouillant :

— C'est moi qui a arraché... pou donné mangé aux cochons.

L'adolescent cloue son regard au sol avec le faible espoir que cet aveu adoucira la rage qu'il a vue transpirer des yeux jaunes et injectés de sang de son père. Il prie pour n'être qu'enfermé dans la cabane.

Ce n'est pas grave s'il lui interdit de manger pendant deux jours, ou s'il le fait dormir avec les chiens, mais il ne veut pas avoir mal. Non, il ne supporte plus de souffrir au point de se demander si la douleur partira un jour ou s'il va devoir apprendre à vivre avec. Comme la fois où son petit doigt s'est retrouvé tordu dans une forme grotesque et qu'il a cru mourir de douleur quand il a dû le redresser. Ou quand l'autre lui a donné un si gros coup de poing dans le ventre qu'il a ensuite taché son pantalon pendant trois jours, parce que du sang sortait de ses fesses. Oliver a oublié les bêtises qu'il avait faites pour recevoir de telles punitions. Elles devaient être très graves aux yeux de son père.

Aujourd'hui, il va avoir mal. Mais où ?

Lui, il sait bien qu'il ne faut pas toucher aux buissons plantés autour de l'enclos à cochons. Ces plantes sont le trésor de la famille comme ils disent. Mais Baba l'a oublié tout à l'heure. Il n'est encore qu'un bébé, son petit frère. Ça ne fait pas longtemps qu'il sait marcher et il ne pense qu'à s'amuser.

Les yeux toujours fixés sur ses orteils terreux, Oliver n'a pas le temps de comprendre ce qui lui arrive. Sans pouvoir imprimer le détail d'une seule image, un violent choc contre son oreille gauche le projette au sol et jette un voile noir devant ses yeux. La douleur jaillit dans sa tête, explosive, imparable. Elle éclate comme les grains de maïs qui pétaradent dans le feu et les font toujours rire avec Baba et les jumeaux.

Sonné, il ne sait pas combien de temps s'est passé quand il rouvre les paupières. Il tend l'oreille sans bouger, guettant la respiration de son père. Il n'entend que le grognement humide des cochons sur sa

droite. Zakary n'est plus là. Oliver sent le goût crayeux de la poussière du sol dans sa bouche. Son cœur s'emballe, il faut qu'il arrive à cracher, qu'il se redresse pour happer un peu d'air, mais c'est la nuit noire qui l'emporte de nouveau.

Chapitre 2

— Bon vol madame Caprani. Bon voyage, Serena ! leur adressa l'hôtesse de l'air en tendant leurs passeports et cartes d'embarquement.

— Merci, répondit Julia avec un sourire tendu.

Elle prit sa fille aux bras et se dirigea vers la passerelle qui descendait en pente douce vers le Boeing 747 d'Air Madagascar. Le long couloir métallique lui fit l'effet d'un œsophage géant glissant tout droit dans la panse d'un mastodonte endormi, sans possibilité de retour en arrière. Elle serra un peu plus Serena contre elle et inspira un grand coup, espérant évacuer cette impression tenace d'avoir fait le mauvais choix. Allait-elle, une fois de plus, infliger à sa fille les conséquences de sa vie ratée ?

« *Inconsciente, immature, dingue...* » tournaient en boucle dans sa tête depuis ce matin.

— Maman ? C'est l'avion ? Il est très, très gros !

Agrippée à son cou, la fillette tendait le doigt vers le Boeing qu'on apercevait à travers la dernière fenêtre de la passerelle. Ses grands yeux bleus rieurs étaient émerveillés et un large sourire venait pommer ses joues toutes douces. Julia y colla un baiser claquant.

— Oui ma puce, c'est notre avion. On va faire un long, long voyage. Et on va avoir une belle vie dans un nouvel endroit, ajouta-t-elle sans grande conviction.

— Une belle vie, répéta Serena en hochant la tête. Dans combien de dodos on arrive ?

— Dans un dodo de la nuit et une sieste, ma puce.

Parvenue à leurs sièges, Julia installa sa fille près du hublot et s'assit à ses côtés. Ce n'était pas la première fois que Serena prenait l'avion, mais Julia appréhendait ce voyage de presque douze heures.

Serena était déjà très occupée à sortir ses feutres et sa poupée Dolly de son petit sac à dos rose. Une jolie hôtesse, fraîche et tirée à quatre épingles, se pencha vers elles et s'adressa à la fillette :

— Bonjour princesse. Quel âge as-tu ?

Serena chercha du regard l'approbation de sa mère avant de répondre :

— Deux ans et huit mois !

— Oh, c'est super ça ! Alors, voyons ce que j'ai pour les grandes filles.

L'hôtesse sortit de la sacoche qu'elle portait en bandoulière une petite pochette de jeux à l'effigie de Minnie Mouse. Elle la tendit à la fillette qui la remercia en lui offrant un sourire radieux.

— Merci beaucoup, dit Julia.

— Je vous en prie. N'hésitez pas si vous avez besoin de quoi que ce soit pendant le vol. Ça risque d'être un peu pénible pour une enfant... Mais j'imagine que ce qui vous attend à La Réunion en vaut la peine !

Puis, sans attendre de réponse, l'hôtesse et son sourire permanent poursuivirent leur progression dans l'allée à la rencontre des autres enfants.

« J'imagine que ce qui vous attend à La Réunion en vaut la peine. Qu'est-ce qu'elle en sait celle-là avec ses phrases toutes faites et son ton condescendant à deux balles ? » Julia fulminait en elle-même. *« Après tout mon Dieu, faites qu'elle ait raison cette satanée hôtesse ! Faites qu'on soit heureuses pour toujours !... Pffff, tu perds vraiment les pédales ma grande... Ressaisis-toi ! Tu invoques Dieu maintenant ? Le plus grand charlatan de l'univers. Ce vendeur de rêves, cet illusionniste du bonheur, ce despote qui choisit d'éteindre des vies comme on prend une paire de chaussettes dans un tiroir... »*

Julia étira ses jambes sous le siège devant elle et ferma les yeux quelques instants. Douze heures, c'est long. Sept cent vingt minutes

seule avec elle-même. Sept cent vingt minutes où elle ne pourrait pas échapper aux souvenirs. Enfermée dans cet avion, pas d'échappatoire. Pas de répit, certes temporaire, mais ô combien salvateur, à se laisser doucement anesthésier par l'alcool. Terminé aussi le confort ouaté des antidépresseurs. Non, elle allait douiller dans cet avion. Comme un corps convulsif sanglé dans une camisole, son cerveau sera à la merci des attaques cinglantes des réminiscences de son bonheur passé. Une opération à cœur ouvert, que les instruments acides du chagrin empêcheront de cicatriser. Une plaie béante torturant ses entrailles. Manque. Regret. Douleur. Solitude.

« Putain ! Secoue-toi Julia ! Tu n'es pas seule. Tu es une mère... C'est bien ça le problème, tu n'es plus qu'une mère. »

La petite main de Serena qui attrapa la sienne avec un gloussement de joie fit immédiatement refluer les larmes qui menaçaient de jaillir et d'emporter Julia dans ce tourbillon de rage et de chagrin qui s'était installé dans sa vie. Elle se pencha tout contre le dos tiède de Serena et enfouit son nez dans le parfum sucré de ses boucles blondes. Plus résignée que soulagée, elle regarda défiler puis s'éloigner le tarmac de l'aéroport de Nice à travers le hublot.

Chapitre 3

Julia fut brusquement sortie d'un énième microsommeil par la voix du commandant de bord qui annonçait un atterrissage imminent. C'était au moins la dixième fois qu'elle se réveillait en sursaut.

« *Pourquoi mettent-ils les enceintes aussi fort dans les avions, bordel ?* »

Elle se frotta les yeux et bailla à s'en décrocher la mâchoire. Serena dormait toujours à poings fermés, la tête posée sur les cuisses de Julia.

Elle regarda sa montre et fit le calcul par rapport à leur heure de décollage et le décalage horaire entre la métropole et La Réunion. Il était près de 10 heures du matin à Nice, donc 13 heures sur le sol réunionnais.

Finalement, le vol se sera bien mieux passé que ce qu'elle avait imaginé. Serena avait adoré le concept des plateaux-repas et le film sur écran géant projeté au bout de l'allée centrale. Leur escale à Djibouti, six heures après leur départ, avait été pour le moins surprenante. L'avion avait fait un arrêt sur le tarmac djiboutien afin d'être ravitaillé en kérosène. Le commandant de bord avait indiqué aux passagers qu'ils devaient rester à bord de l'appareil, mais que la carlingue devait être désinfectée selon une procédure apparemment habituelle. Tous les voyageurs avaient alors vu débarquer à bord trois employés de l'aéroport porteurs de masques et de combinaisons blanches. Sans un mot ni aucune explication, ils avaient copieusement pulvérisé un aérosol dans tout l'habitacle, sous le regard plus qu'intrigué des passagers. L'opération n'avait pris que quelques minutes,

laissant libre cours à un brouhaha excité après le départ des hommes en blanc. Trente minutes plus tard, le Boeing avait quitté le sol africain pour la seconde partie du vol. Une surprise avait été faite aux passagers par le pilote qui avait effectué un détour au-dessus du Kili-mandjaro, leur permettant d'en apercevoir les neiges éternelles, disques cotonneux ceints de verdure dans l'immensité aride de l'Est africain.

Prenant soin de ne pas réveiller Serena, Julia se pencha vers le hublot. Elle ne voyait que du bleu. L'azur du ciel se fondant dans celui plus profond de l'océan Indien. Elle se sentait épuisée, presque hagarde, d'avoir trop pensé pendant ces douze heures. Sa tête lui faisait l'impression d'une bonbonne grouillant de craintes et d'espoirs, de regrets et d'excitation. Dix mille kilomètres et trois heures de décalage horaire les séparaient à présent de leur vie niçoise.

Alors que l'avion entamait une large courbe sur la droite, Julia aperçut La Réunion au loin. Son cœur se serra et remonta dans sa poitrine.

« Qu'est-ce que je suis venue foutre ici ? Cette île est si petite... Je vais tourner en rond... Et si cet endroit ne me plaît pas, je fais quoi ? Et si Serena est malheureuse... Ce sera à cause de moi... Et si... »

Julia ferma les yeux et secoua la tête pour disperser ces pensées négatives.

« Reprends-toi bordel ! De toute façon, maintenant il est trop tard pour faire machine arrière. »

Elle n'avait pas quitté Nice sur un coup de tête. Elle le savait. Elle avait passé des nuits à réfléchir, puis à avoir la certitude qu'il fallait tout changer, recommencer quelque chose de nouveau. Et puis, elle avait toujours ses deux piliers : sa fille et son travail.

« Ça va aller », se rassura-t-elle, comme si elle parlait à une petite fille. En douceur, elle réveilla Serena qui se redressa et colla sa frimousse au hublot.

— On va bientôt atterrir ma puce.

Julia guetta la moindre inquiétude sur le visage de sa fille, mais Serena hocha juste la tête et se cala dans son fauteuil, en suçant son pouce sereinement.

Julia attrapa leur seconde valise sur le tapis roulant et la posa sur le chariot métallique. Elle souleva Serena et la hissa sur les valises. La fillette s'assit en tailleur et installa sa poupée Dolly dans le creux de ses jambes. Son petit visage fatigué se tourna vers sa mère et lui adressa un sourire confiant.

Elles franchirent la porte automatique et se retrouvèrent face à la foule hétéroclite des personnes venues accueillir des amis ou des membres de leur famille en provenance de la métropole.

Balayant du regard cette masse humaine, Julia aperçut enfin les deux collègues en civil qui les attendaient. Le plus grand tenait devant lui une feuille A4 sur laquelle était inscrit « Mme Caprani ». Ayant accroché le regard de Julia, le grand homme lui adressa un signe de la main, doublé d'un sourire figé. Son partenaire, petit homme replet, l'imita et se hâta de venir à leur rencontre.

— Bonjour inspecteur Caprani, dit-il en lui tendant la main. Je suis le brigadier Rivière, comme une Rivière. J'espère que vous avez toutes deux fait bon voyage. Bienvenues sur notre île !

— Bonjour brigadier. C'était épuisant, mais le plus dur est fait ! Merci d'être venus nous chercher. Et, s'il vous plaît, ajouta-t-elle après lui avoir serré la main, appelez-moi Julia.

— D'accord madame Julia. Je peux ? chuchota-t-il en sortant une sucette Pierrot de la poche de sa chemisette et en glissant un regard malicieux vers Serena.

— Oh... oui, concéda Julia après une seconde d'hésitation, elle l'a bien méritée.

Le sympathique policier s'empara alors du chariot et poursuivit :

— Voici le gardien de la paix Grondin. Il ne parle pas beaucoup, mais il est sacrément efficace sur le terrain, c'est l'essentiel. Et il connaît l'île comme sa poche.

Le jeune homme au physique ascétique s'inclina sentencieusement en avant.

— Bonjour monsieur Grondin. Moi, c'est Julia.

Elle serra la main rêche de ce nouveau collègue.

— Quand allez-vous recevoir le reste de vos affaires ? enchaîna le brigadier sur un ton jovial.

— Peut-être d'ici deux semaines maximum, réfléchit Julia. En tout cas, c'est ce que m'a promis la société de transport maritime. De toute façon, l'essentiel est dans ces deux valises. Le reste de ce que je rapatrie de métropole tient dans un petit conteneur et je n'en ai pas besoin dans l'immédiat.

Le petit groupe se frayait à présent un passage parmi la foule bigarrée en direction de l'extérieur de l'aérogare. Le regard posé sur les deux valises qui servaient de siège de fortune à Serena, Julia repensa à ce triste week-end de fin octobre où elle avait dû choisir parmi les effets et objets accumulés depuis dix ans, ceux qui allaient poursuivre leur existence avec elles deux. Elle s'était attardée sur les albums photos et avait pleuré dans ce lit devenu trop grand. Elle avait caressé ces larges pulls et rejoué les scènes d'un passé heureux dans les murs de leur appartement. Et puis, elle s'était résignée. Pragmatique, elle avait finalement choisi de n'emballer que les meubles et objets qui concernaient Serena : son lit et la table de chevet assortie, son petit bureau et son coffre à jouets, ses livres et tout ce qui pourrait la rasséréner si sa courte vie à Nice venait à lui manquer.

Quant à elle, l'ensemble de ses affaires tenait dans les deux valises. Des vêtements, quelques bouquins de droit et cette trousse à pharmacie démesurée que sa mère l'avait contrainte à prendre, persuadée que les DOM-TOM étaient encore à l'âge de pierre !

Le petit groupe franchit enfin la porte de sortie. Une chape lourde et saturée d'humidité s'abattit sur les deux voyageuses. Grondin et Rivière semblaient ne pas en souffrir. S'empressant d'enlever blousons et pulls, Julia rêva de la douche fraîche qu'elles prendraient une fois arrivées « chez elles ».

Elle ne savait presque rien de leur nouvelle demeure. Les seules informations que l'administration lui avait communiquées une fois sa mutation validée, avaient été très sommaires. Une maisonnette à Saint-Paul, située à deux kilomètres du commissariat et à trente kilomètres au sud-ouest de l'aéroport de Saint-Denis, le chef-lieu de La Réunion. Malgré la dizaine de lettres envoyées à la mairie, elle n'avait pas eu la possibilité d'inscrire Serena dans une crèche en cours d'année. Elle était sur liste d'attente. Si aucune place ne se

libérait, il lui faudrait trouver une solution pour les neuf mois à venir. Et cela en moins de dix jours puisque Julia devait intégrer son poste au 1^{er} décembre.

Après avoir roulé près d'une demi-heure sur une route en mauvais état, leur voiture s'arrêta devant un portail grillagé.

— Vous êtes arrivées ! lança le brigadier Rivière, comme une Rivière, en se retournant vers elles.

Julia se rendit compte qu'elle n'avait même pas prêté attention aux paysages traversés. Cela ne lui ressemblait pas. Écrasée par la fatigue, assourdie par le vent s'engouffrant par les quatre vitres ouvertes, elle s'était contentée de couvrir Serena du regard, perdue dans ses pensées.

« *Derniers instants à se laisser guider avant de prendre le taureau par les cornes, songea-t-elle. Reconstruire. Avancer. Vivre.* »

Elle réveilla sa fille et s'extirpa de la fournaise qui régnait dans l'habitable. Le gardien de la paix, qui n'avait pas dit un mot depuis l'aéroport, resta assis derrière le volant, droit comme un i. Insensible à la chaleur étouffante de cette fin de journée, il n'avait même pas pris la peine de se garer à l'ombre.

Prenant sa fille aux bras, elle s'approcha du portail ouvert quelques instants plus tôt par le brigadier Rivière. Elle l'aperçut discuter avec un couple d'Asiatiques assez âgés sur le perron d'une petite maison blanche au toit plat.

— Venez, venez madame Julia ! lui lança-t-il. Voici monsieur et madame Lee Thin, les propriétaires.

Julia s'approcha et salua le petit couple, dont les deux têtes s'inclinèrent plusieurs fois vers elle à l'unisson.

— Soyez bienvenue madame, vous suivre moi s'il vous plaît, lui dit le vieil homme en tendant le bras vers l'arrière-cour. Je vais montrer à vous la maison où vous vivre.

Puis, dans une fluidité silencieuse, il s'élança à petits pas dans l'allée qui longeait la maisonnette sur la gauche. Julia lui emboîta le pas, tenant toujours contre elle sa fille, dont le poids commençait à se faire sentir. Le petit papi se retournait tous les trois mètres pour s'assurer que Julia le suivait. Ses yeux rieurs et son visage empli de bonté eurent un effet apaisant sur Julia.

Au bout de l'allée bordée d'une végétation colorée et bien entretenue, ils traversèrent une arrière-cour cimentée. Julia inspira la fraîcheur ombragée et rejoignit le propriétaire qui l'attendait, mains jointes, derrière un bosquet. Sans un mot, mais le sourire toujours accroché aux lèvres, il tendit un trousseau de clés à Julia et ouvrit la porte non verrouillée d'une maisonnette semblable à la première.

— Chez vous, dit-il en s'effaçant pour inviter Julia à entrer. Pas hésiter à venir me voir si problème. Moi et ma femme, toujours disponibles.

— Merci, merci beaucoup monsieur... ?

— Lee Thin. Yuan Jian Lee Guo Lee Thin.

— D'accord, monsieur Lee Thin, encore merci.

Le vieil Asiatique s'inclina à nouveau et repartit du même petit pas pressé vers sa maison.

Julia se tenait dans l'entrée de son nouveau chez elle. Chez elles. Elle balaya l'espace d'un regard fatigué. Le petit salon était simple, mais confortablement meublé. Sur la droite, une banquette faisait face au meuble de l'entrée qui supportait un téléviseur. Au second plan se trouvaient une table et ses quatre chaises en Formica bleu ciel. Au fond, la cuisine, fonctionnelle, avec ses murs en carreaux orange et verts. Julia sourit en imaginant la tête que ferait sa mère lorsqu'elle lui raconterait que sa cuisine était tapissée du même carrelage que celui de leurs toilettes à Nice.

Elle s'apprêtait à pénétrer plus avant dans la maison quand elle entendit Rivière derrière elle.

— Et voilà vos valises, madame Julia. Si vous voulez faire quelques commissions, il y a une épicerie chinoise au bout de la rue à gauche. Vous êtes une sacrée veinarde, ils y font les meilleurs bouchons de toute la ville !

Devant le regard interrogateur de Julia, il expliqua :

— Ce sont des beignets à la viande, cuits à la vapeur et qu'on trempe dans de la sauce au soja. Un délice !

— Ça a l'air appétissant en effet, répondit Julia par politesse.

Elle n'avait qu'une envie, c'était de prendre une douche et de se poser au frais.

— Mais pour ce soir, je crois que madame Lee Thin vous a préparé quelque chose. Les Lee Thin sont très gentils pour des Chinois, s'esclaffa-t-il. Bon, on se revoit dans dix jours au commissariat, alors ?

— Oh, je passerai certainement en début de semaine pour prendre mes marques et me présenter. Bonne soirée brigadier, et encore merci à vous deux d'être venus nous accueillir à l'aéroport.

— À votre service, inspecteur, bonne installation !

Julia referma enfin la porte derrière elle et déposa sa fille au sol. Elle frictionna ses bras endoloris.

Par-delà le calme qui l'accueillait, elle percevait une myriade de chants d'oiseaux provenant de l'extérieur. Elle tendit l'oreille et se retrouva projetée un peu moins d'un an en arrière. À la fin du mois de janvier 1982 exactement. Ils avaient fait la surprise à Serena de l'amener au zoo pour son deuxième anniversaire. Après s'être promenés au milieu des animaux sauvages en tous genres, ils avaient pique-niqué face à la volière des oiseaux exotiques.

Les larmes aux yeux, elle se souvint de la tendresse avec laquelle il apprenait les couleurs à Serena grâce au plumage des volatiles. Elle revit ses bras puissants soulever de terre Serena et la faire planer dans les airs comme un avion...

Julia fut tirée de sa mélancolie par Serena qui lui secouait la main. Elle lui caressa les cheveux et poursuivit la visite en empruntant le couloir qui desservait deux chambres à coucher et une salle de bains. Toutes les pièces étaient munies de fenêtres au travers desquelles on ne percevait que la verdure des plantes qui entouraient la maison. Par endroits, des fleurs charnues y apportaient une touche de couleur.

À son grand étonnement, Julia se sentait bien. Pas tout à fait détendue, pas encore, mais confiante. Elle ne s'aventura pas à l'extérieur pour découvrir le jardin. Elle avait besoin de s'imprégner de son nouvel intérieur.

Elle fit et refit le tour de chaque pièce et commença même à imaginer comment elle allait se les approprier. Elle avait toujours aimé aménager son intérieur avec soin, en faire une bulle cosy, un cocon totalement hermétique aux horreurs qu'elle rencontrait parfois dans son travail.

Une heure après leur arrivée, elle trouva sur le pas de sa porte plusieurs boîtes hermétiques contenant leur premier repas local. Un festin adorablement concocté par madame Lee Thin : riz sauté au poulet, mangue et ananas coupés en morceaux, ainsi qu'un délicieux gâteau à la noix de coco.

Serena s'endormit très vite. Julia passa la soirée à vider leurs valises et à agencer l'intérieur de la maison à son goût. Vers 22 heures, épuisée, elle s'affala sur la banquette du salon. À cet instant, elle aurait payé une fortune pour avoir une bouteille de vin qui lui tienne compagnie.

« Demain, nous irons visiter notre nouveau quartier. »

Sur cette pensée, elle s'effondra à son tour dans un sommeil sans rêve, sans cauchemar.